



NUIT IMMERSIVE

ENTRETIEN AVEC DAVID COMBE ET ÉLISABETH RIVIÈRE

Depuis plus de vingt ans, Tracks s'est imposé comme un magazine présentant des artistes contemporains et singuliers. Élisabeth Rivière, productrice, et vous, David Combe, rédacteur, pouvez-vous nous dire quelles en sont les particularités ?

Élisabeth Rivière : De magazine télévisuel au début centré sur la musique, Tracks s'est ouvert avec le temps au cinéma, à l'art visuel, à la scène, aux communautés, et s'est doublé d'une existence numérique.

David Combe : Tracks s'intéresse avant tout aux pionniers, aux artistes qui inventent. La « culture » est aujourd'hui incarnée par un nombre de personnes importante, engagées dans des voies diverses. Nous le disons simplement : il s'agit d'artistes et d'activistes qui ouvrent des portes, s'aventurent, explorent des champs nouveaux. Ce sont des chercheurs, quelquefois comme maladroits par les chemins empruntés, quelquefois drôles dans les trouvailles glanées. Nous voyons avant tout en eux du courage, de l'énergie et de l'enthousiasme. Que deviendront ces créateurs ? Nous ignorons si leurs démarches, leurs travaux seront déterminants dans l'histoire de l'Art. Nous n'en savons encore rien et nous faisons avant tout gage d'ouverture.

Dans quel état d'esprit est réalisé Tracks ?

David Combe : D'abord, un sentiment premier, essentiel, que nous souhaitons entretenir par ricochets auprès du spectateur : la curiosité. À ce sentiment, s'ajoute une obsession, plutôt stimulante : s'éloigner constamment de nos zones de confort. Dès que quelque chose nous échappe, notre intérêt est immédiat ! Tracks est une émission à part : nous avons la chance d'avoir la confiance d'Arte qui nous permet de mettre en avant des artistes méconnus, voire inconnus, auteures et auteurs de choses étonnantes ou farfelues, et qui n'ont pas vocation à être forcément grand public. Nous allons vers eux avec des yeux d'enfants... contents. Pour les découvrir, en faire partager les créations, hors de tout préjugé.

Vous proposez une Nuit immersive à l'Église des Célestins. Est-ce la première fois que vous rendez possible une rencontre en chair et en os avec des artistes repérés par Tracks ?

Élisabeth Rivière : Nous avons connu pour les vingt ans d'Arte un premier temps de rencontres entre des artistes présentés dans l'émission et leur découverte en chair et en os par le public. Ce fut le show *Tracks Circus* au 104, suivi depuis par deux soirées immersives à Lyon. La Nuit immersive au Festival d'Avignon consacre avec plus d'ampleur cette forme originale de partage de l'émission.

David Combe : C'est le fantasme de *La Rose pourpre du Caire* de Woody Allen : l'acteur sort de l'écran et rencontre sa spectatrice. Nous en avons toujours rêvé ; cela prend une forme fascinante à l'église des Célestins. Et puis il y a ce partenaire exceptionnel avec l'Adami, dont le département Art & Tech est, comme nous, un poisson pilote. Nous arpentons les mêmes régions, croisons les mêmes personnes, eux comme structure, nous comme magazine. L'Adami participe à la programmation de la Nuit immersive, tout comme nous proposons de notre côté des artistes. Cette démarche permet la matérialisation d'un univers « tracksien », avec le plaisir de montrer combien nous évoluons dans un spectacle vivant qui n'obéit pas aux cadres habituels. C'est une sorte de mélange heureux : les artistes présentés dans Tracks viennent d'univers éloignés les uns des autres. Pour La Nuit immersive, c'est plus volontairement encore que nous avons programmé des disciplines variées, via des artistes issus de pays différents. De même, nous proposons au public d'interagir autrement, d'assister à un spectacle dans un nouvel état d'esprit.

L'Adami, société de service aux artistes-interprètes, est en effet le partenaire privilégié de cette Nuit immersive...

David Combe: Nous partageons avec l'Adami cette vision européenne d'artistes « émergents » ; elle est inscrite dans leur mission. Comme certains virus, les artistes invités sont à leur pic d'activité, et sont, sans ironie, parfaitement *raccord* avec le fil rouge de la 74^e édition du Festival d'Avignon, Éros et Thanatos. Nous sommes soucieux, toujours dans la proximité de l'Adami, d'en soutenir certains. Il s'agit de faire connaître. Nous avons choisi des artistes également pour ce lieu particulier qu'est l'église des Célestins qui est loin de la salle de spectacle standard et grand format. Cette contrainte n'en est pas une ; nous la saisissons avec plaisir. Avec l'Adami, le constat est que cette Nuit immersive ne doit pas être un patchwork d'artistes, mais qu'il y ait de la création. L'idée est de faire un mix comme un set de D.J, d'être dans la performance.

L'expérimentation, la tentative, sont au cœur des travaux de ces artistes. La notion de performance s'avère plus que jamais essentielle...

David Combe: Nous avons affaire à des performers ; nous pourrions aussi utiliser le mot *makers* – très à la mode aux États-Unis, qui témoigne d'une manière de reprendre du pouvoir sur la technologie. Ces performers sont des gens ouverts, mais ils veulent maîtriser la technologie : ils mettent leurs mains dedans, sont capables de câbler, de réinventer des choses, de créer leur propre machine. La technologie peut mener à la dépossession d'un travail artistique. Eux s'y refusent. J'utilise également le mot *fluidperformers* : ces artistes sont dans des disciplines poreuses ; ils sont autant dans la danse que la nouvelle technologie, la scénographie que l'art visuel. Ils sont comme *Tracks* : ils s'épanouissent ainsi, sans chapelle !

Avec Éros et Thanatos, comment l'appréhendez-vous pour les artistes invités ?

David Combe: Le point commun à tous les êtres humains est, nous semble-t-il, les pulsions de vie et de mort ! S'intéresser à ce qui nous anime, l'explorer de manière la plus variée possible, a déterminé notre programmation. Chacun des artistes programmés explore à sa manière cette thématique. Nous ne sommes pas là pour imposer une vision, ni donner aux artistes un cahier des charges. Notre objectif est de leur permettre de partager leur approche, déjà très personnelle, de cette thématique. L'autre enjeu est de les mettre ensemble, de « tuiler » leurs interventions, d'avoir une sorte de panorama de cette thématique par des artistes recourant à des formes, des technologies, très différentes les uns des autres.

Tracks évolue sur un axe franco-allemand, qui a largement débordé sur l'Europe et le monde entier...

Élisabeth Rivière: Tracks, c'est le voyage dans tous les sens du terme. Techniquement, artistiquement, émotionnellement. La culture présentée par Tracks s'est beaucoup modifiée au fil des années. Au début, nous avions la réputation d'un magazine trash, parlant souvent de cul, etc. Si c'est encore un peu le cas, les champs culturels ont changé. Les gens aussi. J'accompagne l'émission depuis sa création et je ne cesse de réaliser à quel point elle s'est élargie, s'est bonifiée. Côté organisation, Tracks c'est aujourd'hui une dizaine de personnes. Quatre pour le numérique, deux rédacteurs, trois pour l'équipe de rédaction et une production de deux personnes. Il y a un travail collégial important. La singularité de Tracks a été d'emblée d'éviter un certain rapport journalistique à la culture. De refuser de s'aligner sur les « goûts » d'un animateur – d'ailleurs il n'y en a pas !

David Combe: L'atout d'une telle émission sur Arte, c'est d'être parmi les dernières produites par des équipes française et allemande, en alternance chaque semaine. Nous naviguons d'une émission française à une émission allemande. Cette contrainte apparente est source de créativité. Très tôt, nous avons dû nous adresser à des spectateurs français en évitant tout nombrilisme. Arte étant une chaîne européenne, nous avons mis volontairement de côté certains artistes français réputés, qui comptent peu en Allemagne, et nous nous sommes tournés vers d'autres pays au-delà de l'Europe : les États-Unis, le Japon ou un continent comme l'Afrique. Le plaisir de Tracks c'est d'aller vers l'autre. Nous adorons la différence ; elle nourrit notre excitation de créer.